

les interroge sur eux, leur famille, leur école, leur jeu. A voir ce prêtre débonnaire au milieu de leurs camarades les plus sauvages rapploient. Alors Don Bosco : " Allons, mes petits, reprenez maintenant votre jeu, et laissez-moi m'y mêler." Et, la soutane légèrement retroussée, le voilà tout entier à la partie reprise. Spectacle peu banal, qui attire des quatre coins de la place d'autres jeunes gens flânant par là. Don Bosco les accueille tous avec bonté, leur dit un mot aimable, leur offre une médaille, et, en douce, leur demande si parfois ils prient et s'ils se confessent.

Quand il quitte la partie, tous essaient de le retenir ; mais il ne veut pas faire trop attendre le bon cardinal qui observe : l'épreuve a été suffisamment concluante. Alors ces enfants gagnés en un quart d'heure par la charité de l'humble prêtre, lui font un cortège d'honneur jusqu'à la voiture ; et quand elle s'ébranla, ce fut entre deux haies de petits romains applaudissant et acclamant à tout rompre Don Bosco.

— Vous avez vu, dit alors l'homme de Dieu au cardinal ?

— Mais oui ; et j'ai même compris. Votre système, allez, est le meilleur.

UNE TASSE DE CAFÉ PROVIDENTIELLE

Lorsque Don Bosco voulait mettre à jour sa volumineuse correspondance il s'y prenait ordinairement comme ceci. Sachant très bien qu'au milieu de ses enfants il serait dérangé tous les quarts d'heure, il prenait son chapeau, ramassait le paquet de lettres qui attendaient une réponse, et partait par Turin. La plupart du temps il allait frapper à la porte d'un de ces grands amis, lui demandait un petit coin pour écrire, travaillait paisiblement jusqu'au soir et revenait avec sa correspondance expédiée. Parfois aussi, pris de court, il ne faisait que deux pas hors de son patronage et s'arrêtait au premier café venu. Ce jour-là il s'était réfugié à l'abri des importuns dans l'arrière-boutique du *Café de la Consolata*, situé en face du célèbre sanctuaire turinois et avait commandé une tasse de café.

Le garçon qui reçut l'ordre de le servir était un enfant de treize ans, fixé à Turin depuis trois mois, en rupture de banc avec sa famille. Il s'était enfui de la maison paternelle pour échapper aux reproches mérités de ses parents. A tout hasard, en débarquant à pied à Turin, il était venu s'offrir à ce café, et on l'avait accepté. Petit apache en herbe il avait déjà au moins le ton de la corporation.

— Porte une tasse de café au prêtre qui est là, lui dit le patron.

— Moi, porter une tasse de café à un prêtre ! Non, mais vous ne m'avez pas regardé.

— Va-z-y, quand même, te dis-je, ordonna le patron.

Alors, d'un air gouailleur, abordant Don Bosco :

— Que désirez-vous, espèce de raticchon ?

— Une tasse de café, mon petit ami, répond Don Bosco d'un ton plein de bonté. Une tasse de café, mais à une condition.

— Et laquelle ?

— Que tu me la serves toi-même.

Ces simples paroles, murmurées avec bonté, accompagnées du plus affectueux des sourires eurent de suite raison de moi, avouait à cinquante ans de là l'enfant devenu vieillard.

— Curieux ! Voilà un prêtre qui n'est pas comme les autres, pensait-il en rentrant prendre la tasse de café ?

Et quand il la lui eut servi, Don Bosco poursuivit ses amabilités. Il s'informa du pays de l'enfant, de sa famille, de ses occupations, et surtout des raisons de sa fugue. Puis, paternellement :

— Veux-tu venir avec moi ?

— Où ça ?

— Au Patronage de Don Bosco, à cinq minutes d'ici. Tu n'es fait ni pour ce métier, ni pour cette boutique.

— Et que ferai-je chez vous ?

— Si tu veux, tu pourras faire tes études.

— Vous vous montrerez gentil pour moi ?

— Peux-tu en douter ? Allons, viens. Chez Don Bosco on ne s'ennuie pas, on s'amuse, on joue, on chante...

— Bien, bien, j'irai.

— Mais quand ?

— Quand voulez-vous ?

— Ce soir même, dit Don Bosco ?

De fait, le soir même, il couchait sous le toit de son bienfaiteur.

A quelques jours de là Don Bosco fit venir ses parents et discuta avec eux le prix de la pension. Sans être riches ces villageois vivaient dans une certaine aisance. Don Bosco leur dit : " Donnez-moi douze lires par mois, et je me charge du reste." Ils consentirent, et, pendant deux ans, payèrent à peu près la modeste pension. Mais au début de la troisième année ils cessèrent net d'en adresser le montant. Le pauvre petit l'ayant appris tremblait à la pensée de se voir congédier. Mais Don Bosco le rassura d'une phrase : " Ne crains rien, mon petit Jean, lui dit-il, je suis toujours là. Et tant que je serai là, tu ne me quitteras pas. Poursuis paisiblement tes études, comme si tes parents continuaient de payer."

L'enfant resta encore un an à l'*Oratoire*. Après sa troisième latine il sortit et trouva un emploi en ville. Mais il sentait si profondément sa dette de gratitude envers Don Bosco que, mois par mois, au prix de dures privations, il économisa le montant de l'année non soldée, et, triomphant, un beau matin, vint l'apporter au bienfaiteur de sa vie.